

6. John of Salisbury (Johannes Saresberiensis, ca. 1120-1180), qui inclut dans son *Policraticus* une paraphrase du texte de Pétrone, a à cet endroit *coelum* (cf. *Policr.*, éd. Giles, Oxford 1847-48, IV, 5, p. 232), ce qui selon Marmorale, *op.cit.*, 1.cit., "fa supporre o che egli abbia letto male *coleum* o che abbia voluto ripulire il testo". C'est-à-dire que John of Salisbury, qui, bien entendu, suivait un manuscrit bien plus ancien (et par la suite disparu) du *Satiricon* (le *Codex Traguriensis* ne date, on le sait, que du XV-ème siècle), avait précisément *coleum* dans l'exemplaire qu'il utilisait. Isidore de Séville, qui, pour le reste, reproduit mot à mot l'anecdote de Pétrone, continue après *phialam correxit* de la façon suivante: *Hoc facto Caesar dixit artificii . . .* Cela signifie qu'il saute tout simplement la phrase *putabat . . . tenere* et ceci nous révèle que lui aussi lisait *coleum* dans le texte dont il disposait et qu'il a supprimé toute la phrase pour éviter de reproduire ce mot.
7. En ce qui concerne Stace, E. Otto remarque explicitement (*op.cit.*, 1.cit., note) que chez lui il s'agit effectivement de l'accueil parmi les dieux.
8. A. Ernout qui, fort justement, ne rapporte pas *coleum* à *solium*, suppose que la locution *coleus Iouis* désignait "sans doute une sorte de porte-bonheur" (*op.cit.*, 1.cit.); de même Perrochat, *op.cit.*, 1.cit. Cette supposition est pourtant dépourvue de fondement; en outre, une désignation pareille ne conviendrait pas au contexte. Mais même si l'expression *coleus Iouis* devait désigner une amulette, elle n'en signifierait pas moins "coleus Iouis" et le sens du passage serait en tout cas que le verrier était plein de joie et d'orgueil après sa singulière "performance". Otto (qui toutefois adopte la leçon *solium*) interprète très bien le sens de la phrase en question: "er hielt sich für einen Gott" (*op.cit.*, 1.cit.). A propos de la distinction entre désignation, signifié et sens, cf. notre ouvrage *Die Lage in der Linguistik*, Innsbruck 1973, p. 9.

Mélanges d'études romanes offerts à Leiv Flydal

Etudes Romanes de l'Université de Copenhague

Revue Romane numéro spécial 18 1979

Akademisk Forlag

Eugenio Coseriu

«Tenir Dieu par les pieds»

1.1. Dans son article "Il cuide Dieu tenir par les piez", *Mélanges de philologie romane offerts à M. Karl Michaëlsson*, Göteborg 1952, pp. 351-355, A. Långfors a attiré l'attention sur cette tournure employée en ancien et moyen français pour exprimer d'une façon imagée une "joie exubérante" (ou un "bonheur parfait"), en signalant en même temps que la locution — bien que sous des formes en partie différentes — apparaît dans des textes littéraires entre le XII^{ème} et le XV^{ème} siècle. Il en trouve en effet chez Tobler-Lommatzsch cinq exemples, auxquels il ajoute un sixième, beaucoup plus tardif. Ces exemples, il les classe de la façon suivante:

a) formule "complète": *Par les piés quide Dieu tenir* (Gautier de Coinci, *Miracle d'un chevalier qui aimoit une dame*) et: "[la vieille] de joye emprise, *cuidant Dieu tenir par les piez*, lève de haulte heure . . ." (*Cent nouvelles nouvelles*);

b) formule sans le verbe *cuidier*: "si fud plus liez / Que s'il tenist Dieu par les piez" (Ambroise, *Estoire de la Guerre sainte*, trad. par Gaston Paris par: "il fut plus content que s'il avait tenu Dieu par les pieds"); *Com s'il tenist Dieu par les piés* (Robert le Diable); "fu si liez qu'il ne vousist mie Dieu tenir par les piez" (*Récits d'un ménestrel de Reims*);

c) formule sans *cuidier* et sans *piez*: "Et ne samblast que Diu tenist" (*Escanor*).

En ce qui concerne le sens de cette tournure, Långfors est d'avis que l'idée fondamentale et spécifique y est celle de la déception, ce qui serait aussi impliqué par le verbe *cuidier*.¹ Seules les variantes sans *cuidier* n'exprimeraient qu'une "joie exubérante" et ne contiendraient aucune "idée de non-réalisation" (p. 355). Mais cela est assez peu probable, puisque le verbe *cuidier* ne porte évidemment que sur l'impossibilité de la justification métaphorique de la joie (le fait d'avoir saisi les pieds de Dieu), justification qui, bien sûr, ne peut être qu'imaginaire, ainsi que Långfors lui-même le remarque, du

reste, dans le même contexte: "L'impossibilité du geste énoncé . . . est soulignée par la présence . . . du verbe *cuidier* «croire, s'imaginer»" (p. 352). D'autre part, les formules "réduites" ne sont en réalité que des remplacements occasionnels des formules "complètes", de sorte qu'elles ne peuvent pas avoir un autre sens que celles-ci.² Il est bien vrai, par contre, que notre tournure, ainsi que nous allons le constater nous-même ci-dessous, peut être "ironique" (p. 352): elle l'est, en effet, lorsqu'on l'applique, non pas à soi-même (ce qui est rare) mais à d'autres personnes (ce qui constitue le cas le plus fréquent).

1.2. La même locution — *crede* (ou *i se pare*) *că a apucat* (ou *a prins*) *pe Dumnezeu de (un) picior*, "il croit (il lui semble) qu'il a attrapé Dieu par un pied (une jambe)", *parcă ar fi apucat* (*prins*) *pe Dumnezeu de (un) picior*, "comme s'il avait attrapé Dieu par un pied (une jambe)" —, et précisément avec le même sens (c'est-à-dire s'appliquant à une joie débordante et fière), existe aussi en roumain, où elle est même d'un usage tout à fait courant. Dans le *DLR* (Dictionnaire de l'Académie Roumaine) on trouve: "*A apuca pe Dumnezeu de (un) picior* se zice despre cel ce nu mai poate de bucurie sau de îngâmfare (crezând că cine știe ce lucru mare a săvârșit): «être aux anges; croire avoir fait qqch. d'extraordinaire»", avec un exemple commençant par le verbe *a socoti*, "croire, supposer", tiré d'Ispirescu; chez Tiktin, *RDW*: "*Crede că a apucat pe D-zeu de picior* er glaubt, Wunder was erreicht zu haben"; chez Candrea, dans Candrea-Adamescu, *Dicționarul enciclopedic ilustrat "Cartea Românească"*: "*parcă a apucat pe D-zeu de un picior*, se zice despre cineva care are o bucurie neașteptată"; chez A. Scriban, *Dicționarul limbii românești*, Iași 1939: "*Apuc pe Dumnezeu de picior*, dau de o mare fericire"; et dans *Dicționarul limbii române moderne*, Bukarest 1958: "*A apuca pe dumnezeu de picior*, «a simți o mare bucurie»".

1.3. En partant de l'article de Långfors, D. Gazdaru "«Tomar el cielo con las manos» en las lenguas románicas", dans: *Societas Academica Dacoromana, Acta Philologica*, II, Rome 1959, pp. 225-231, a rappelé cette tournure roumaine presque identique à celle de l'ancien français et pour laquelle il cite un exemple de Creangă, *Moș Nichifor Coțcariul* ("Lui Ițic i s'a părea c'a prins pe Dumnezeu de un picior, când te-a vedea acasă"), en la comparant à esp. *tocar el cielo con la(s) mano(s)* et à it. *toccare il cielo con un dito* ainsi qu'à esp. *tomar* (*asir, coger*) *el cielo con las manos*. Pour la tournure italienne,

Gazdaru reproduit l'explication de Rigutini-Fanfani, *Vocabolario italiano della lingua parlata*: "dicesi proverbialmente di chi, per avere ottenuto alcuna cosa fuori della propria aspettazione, prova grandissimo contento, più spesso mescolato di un po' d'orgoglio [NB]"; et en ce qui concerne la seconde tournure espagnole, il observe que, s'il est vrai qu'en Espagne on l'interprète comme correspondant à "recibir gran enfado o enojo por alguna cosa, manifestándolo con demostraciones ruidosas", en Argentine, cependant, elle 'signifie' pratiquement la même chose que l'expression italienne *toccare il cielo con un dito*.

Mais, à la différence de Långfors, Gazdaru pose aussi — et même en premier lieu — le problème de l'étymologie de ces locutions. Il se demande en particulier comment pourrait s'expliquer le parallélisme frappant entre le roumain et le français, et il est d'abord enclin à admettre une influence de l'ancien français sur le roumain (influence exercée au moyen de la littérature), ce qui lui semble même être la solution la plus vraisemblable. Il admet pourtant aussi la possibilité d'un emprunt dans les deux langues procédant d'une troisième langue non identifiée. Mais, puisqu'il trouve des locutions analogues en polonais et en croate (*szczęśliwy jakby Pana Boga za nogę złapał*, "heureux comme s'il avait attrapé Dieu notre Seigneur pas le pied [la jambe]" et *zar misliš da si dragoga Boga za bradu uhvatio?*, "crois-tu peut-être que tu as attrapé le Bon Dieu par la barbe?"), il conclut par une supposition qu'il considère malgré tout comme "tal vez más cercana a la realidad": ces locutions pourraient avoir surgi de manière indépendante dans les deux langues, en vertu d'une "capacidad imaginativa común del espíritu francés y rumano". Ce n'est que l'hypothèse d'une origine commune à partir du latin qu'il écarte décidément, du fait qu'en latin il ne trouve pas de tournures analogues.

2.1. Du reste, notre locution existe aussi en français moderne. Elle est enregistrée comme "populaire" s.v. *piéd* chez Littré ("il croit tenir Dieu par les pieds, se dit d'un homme très joyeux de quelque affaire") et comme "figurée et populaire" dans le Dictionnaire de l'Académie ("Croire tenir Dieu par les pieds, Éprouver une vive satisfaction dont on s'exagère le sujet"); et on a vu que Gaston Paris l'employait en traduisant de l'ancien français. Il est vrai que, dans le cas des dictionnaires, il pourrait s'agir d'une locution périmée, mécaniquement puisée dans d'autres dictionnaires plus anciens;³ et

chez Gaston Paris, ce pourrait être une traduction délibérément littérale. Mais la même locution (*i tié l'bon Dié pa les piés, i pinse qu'i tié l'bon Dié pa les piés* etc.) a été signalée par P. Ruelle comme vivante dans le français de Belgique, en particulier dans les patois wallons (compte-rendu de l'article de Långfors, *Neuph. Mitteil.*, 54, 1953, pp. 85-87). Ruelle explique l'expression belge par "il croit avoir atteint le bonheur parfait, avoir une chance extraordinaire" et — chose encore plus remarquable — il en donne aussi la variante *têni'l bon Dieu pa'l bârbe*.

2.2. En outre, la documentation concernant ce type de locutions peut être élargie à d'autres langues. En albanais on trouve, en effet, *ka zënë Perëndinë me dorë*, "il a attrapé Dieu avec sa main", expliqué chez A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Rome 1937, s.v. *Perëndi*, par: "si è insuperbito straordinariamente". Et Á. Rosenblat mentionne pour l'espagnol du Venezuela *agarrar a Dios* (ou *a Papa Dios*) *por la chiva*, "attraper Dieu par la barbe", expression qu'il explique de la façon suivante: "es alcanzar algo extraordinario: «Ese como que agarró a Papa Dios por la chiva». Y por eso se dice del que se ufana por algo: «Se cree que agarró a Papa Dios por la chiva»" (*Buenas y malas palabras en el castellano de Venezuela*, Caracas-Madrid 1956, p. 140). Cf. aussi les expressions étroitement apparentées au type *toccare il cielo con un dito*: it. *Nessuno può toccare il cielo col dito*, esp. *Nadie puede coger (ou tomar) el cielo con las manos*, qui figurent chez W. Gottschalk, *Die bildhaften Sprichwörter der Romanen*, I, Heidelberg 1935, p. 2, et auxquelles on peut rattacher en plus la locution parallèle du catalan *voler tocar el cel amb la mà*, "vouloir toucher le ciel avec sa main", c'est-à-dire "prendre choses impossibles" (Fabra, *Diccionari general*, s.v. *cel*).

3.1. Dans toutes ces locutions — sauf dans les dernières, qui ont un sens différent —, deux choses sont à souligner. D'une part, qu'il s'agit d'une joie exubérante et fière, comme si l'on avait atteint quelque chose d'absolument extraordinaire, et que la raison de cette joie y est présentée comme quelque chose que celui à qui on applique ces locutions suppose, croit ou pense (cf. le sens, identique sous ce rapport, de fr. *cuidier*, *com si*, *penser*, roum. *a crede*, *a i se părea*, *a socoti*, *parcă*, polon. *jakby*, croate *mislišti*, esp. du Venez. *como que*, *se cree que*). D'autre part, que, malgré tout, il s'agit de tournures différentes. En effet, elles constituent tout d'abord deux groupes

bien distincts: dans le premier groupe (A), on pense avoir touché le ciel (avec un doigt, avec la main, avec les mains); type: it. *toccare il cielo con un dito*. Dans le second groupe (B), on pense avoir attrapé Dieu par une partie du corps; type: fr. *cuidier Dieu tenir par les piez*. Dans ce second groupe, "Dieu" et "attraper"(ou "saisir") représentent à leur tour les aspects communs de nos locutions, tandis que la partie du corps par laquelle Dieu est attrapé y est souvent différente: les pieds (fr.), un pied ou une jambe (roum., polon.), la barbe (croate, wallon, esp. du Venez.), ou bien elle n'y est pas du tout nommée (comme dans le cas de l'expression albanaise). Ceci implique que, si les locutions de ce second groupe ont la même origine, il devait y avoir dans l'expression qui en a constitué le point de départ quelque chose qui, pour une raison quelconque, devait être remplacé et qui a été remplacé de diverses façons (ou même, parfois, supprimé).

3.2. Plus encore: si l'on sépare les deux groupes, les concordances existant à l'intérieur de chaque groupe sont telles qu'elles ne sauraient être expliquées par une polygénèse. L'unité de l'esprit humain en général suffit sans doute en tant que justification générique d'expressions telles que celles de nos deux groupes A et B (ainsi que d'autres expressions semblables, telles que fr. *voir les cieux ouverts, se sentir au septième ciel, être aux anges*, it. *essere al settimo cielo*) — c'est-à-dire pour expliquer que des expressions pareilles puissent surgir dans n'importe quelle langue —, mais elle ne suffit pas pour expliquer que, dans deux langues étroitement apparentées, ce soit précisément le ciel à être touché (et précisément avec la main ou avec un doigt); et elle ne suffit pas non plus pour expliquer que dans trois langues aussi étroitement apparentées Dieu soit attrapé par une partie du corps. Ces locutions doivent donc avoir, dans chacun des deux groupes, une origine commune.⁴

3.3. D'autre part, nos tournures, dans la mesure où elles sont encore usitées de nos jours, sont partout des tournures manifestement populaires (Gazdaru lui-même observe que les locutions roumaines sont "familières"), de sorte qu'il est difficile d'admettre qu'elles se soient répandues grâce à la littérature. Pour l'italien et l'espagnol d'un côté, pour le français et le roumain de l'autre (et, dans ce cas, aussi pour l'espagnol, si la locution qui, jusqu'à présent, n'a été signalée qu'au Venezuela est toutefois, comme il est permis de penser, assez ancienne), on doit donc tout d'abord supposer des bases latines.

4.1. Or, les deux tournures existaient en latin et, précisément, avec le même sens et les mêmes traits caractéristiques.

4.2. La première se trouve, par exemple, chez Cicéron, *Ad Atticum*, II, 1,7: *nostris principes digito se caelum putant attingere*, et, sous une forme légèrement différente, mais, cette fois, avec le symptôme "ut aiunt", qui introduit des dictons, chez Symmachus, *Ep.* 1, 52 (46): *ne ego digito, ut aiunt, supera conuexa tetigissem* (cf. A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig 1890, p. 63). Dans le dictionnaire de Lewis-Short, *digito caelum attingere* est traduit s.v. *caelum* par "to be extremely fortunate"; et F. Calonghi, dans la seconde partie de son *Dizionario della lingua latina*, 3^e éd., Turin 1957, explique it. *toccare il cielo col dito* par "essere felice" et le "traduit" en latin simplement par *digito caelum attingere*. A son tour, cette expression latine était évidemment tirée du grec, où τῆ κεφαλῆ τοῦ οὐρανοῦ ψῦειν, littéralement "toucher le ciel avec la tête", était une locution tout à fait courante et s'employait exactement dans le même sens (cf. A. Otto, *op.cit.*, 1.cit.). Il s'agit du reste d'une expression bien connue et nous n'allons pas nous en occuper ici.

4.3.1. La seconde locution figure, à notre avis, chez Pétrone (51,5), dans la célèbre anecdote de l'empereur [Tibère] et du verrier qui avait inventé une espèce de verre incassable et flexible (anecdote reprise entre autres aussi par Isidore de Séville, *Etymologiae*, XVI, 16, 6). Voici cette anecdote, avec le passage qui nous intéresse:

Fuit tamen faber qui fecit phialam uitream, quae non frangebatur. Admissus ergo Caesarem est cum suo munere, deinde fecit reponere Caesari et illam in pavementum proiecit. Caesar non pote ualdius quam expauit. At ille sustulit phialam de terra; collisa erat tamquam uasum aeneum. Deinde martiolum de sino protulit et phialam otio belle correxit. *Hoc facto putabat se coleum Iouis tenere*, utique postquam [Caesar] illi dixit: "Numquid alius scit hanc condituram uitreorum?" ...

Le passage souligné signifie certainement, en traduction littérale, "Cela fait, il croyait tenir (ou: avoir saisi) la c... de Jupiter", esp. "Hecho esto, creía haber asido a Júpiter por un c...", mais le sens que l'on peut déduire facilement du contexte, c'est évidemment que le verrier était rempli de joie et très fier, c'est-à-dire qu'il "croyait

tenir Dieu par les pieds", étant donné surtout qu'on lui avait demandé si quelqu'un d'autre connaissait le secret du merveilleux verre (car, naturellement, il ne pouvait pas deviner que, tout de suite après, l'empereur allait le faire décapiter).

4.3.2. Pour ce qui est de la leçon *coleum*, celle-ci peut être considérée comme entièrement assurée. C'est la leçon du *Codex Traguriensis* et à présent elle est acceptée par pratiquement tous les philologues. Ainsi, en particulier, par A. Ernout dans son édition de *Pétrone. Le Satiricon*, 3^e éd., Paris 1950, p. 48; par A. Maiuri, *La Cena di Trimalchione di Petronio Arbitro*, Naples 1945, p. 117; par E.V. Marmorale, *Petronii Arbitri Cena Trimalchionis*, 2^e éd., Florence 1961, p. 84; par P. Perrochat, *Le Festin de Trimalcion. Commentaire exégétique et critique*, 2^e éd., Paris 1952, p. 82, etc. Auparavant les éditeurs (et commentateurs) "corrigeaient" en général *coleum*, qu'ils changeaient en *solium*, s'appuyant sur le passage d'Horace, *Epist.*, I, 17, 34,⁵ *attingit solium Iouis*, à quoi Maiuri, *op.cit.*, 1.cit., objecte fort justement: "Gli editori che correggono in *solium Iouis* si richiamano all'oraziano *attingit solium Iouis* . . . , ma ciò non autorizza a distaccarsi dalla lezione del codice e a rinunciare alla plebea ma più efficace espressione di Trimalchione".⁶

4.3.3. Marmorale, qui est à cet égard du même avis, ajoute cependant: "L'espressione è grossolana, ma piena di forza, come avviene sempre quando il popolo modifica frasi viete e consuete" (*op.cit.*, 1.cit.). C'est-à-dire qu'il semble penser que *coleum Iouis tenere* constitue une imitation et déformation volontaire de l'expression *solium Iouis attingere*, expression qu'il considère évidemment comme locution figée traditionnelle ("frase vieta e consueta"). C'est aussi l'opinion de beaucoup d'autres auteurs, par exemple d'Otto et de Perrochat. Mais s'agit-il effectivement, dans le cas de cette tournure, d'une imitation de *solium Iouis attingere*? Et cette dernière expression (qui, du reste, n'est signalée sous cette forme que chez Horace), était-elle vraiment une locution figée? Il est permis d'en douter. Dans le texte même d'Horace qu'on invoque à cet égard, l'expression paraît plutôt être employée dans son sens propre, étant donné que les triomphateurs montaient effectivement au temple de Jupiter Capitolinus. Et il en est de même pour les deux autres occurrences de *solium Iouis* citées par Marmorale: Stacé, *Silvae*, III, 1, 25-26 (*Siue tui solium Iouis, et uirtute parata / Astra tenes*) et Valerius Flaccus, 3, 384-385 (*cum deinde tremendi ad*

solium uenere Iouis)⁷. Ce ne sont pas des locutions mais des constructions libres et qui, sauf le fait qu'on y trouve mentionné Jupiter, n'ont aucune ressemblance particulière avec l'expression de Pétrone. C'est bien plutôt *putabat se coleum Iouis tenere* qui a toute l'apparence d'être une locution figée et proverbiale.

5.1. Quoiqu'il en soit, il n'y a aucune raison de croire que cette tournure ait été créée par Pétrone ni qu'il ait été le premier à l'employer sous cette forme. Bien au contraire: il n'est pas déraisonnable de supposer que, dans ce cas aussi, il s'agit d'une tournure qui existait déjà avant Pétrone dans le langage populaire et que Pétrone a adoptée. On sait que beaucoup de locutions latines populaires attestées pour la première fois (ou même exclusivement) dans le *Satiricon* survivent dans les langues romanes (et, certainement, non pas grâce à ce texte, mais par transmission directe). Cette supposition serait confirmée s'il s'avérait que les tournures romanes considérées ci-dessus continuent la locution employée par Pétrone.

5.2. Or, cela est du moins très probable et on a toute une série de bonnes raisons pour l'admettre. L'argument le plus fort à cet égard, c'est le sens même de la tournure en question, qui est identique à celui des tournures romanes.⁸ Un deuxième argument est fourni par l'analogie parfaite entre la structure de l'expression latine et celle des locutions romanes: dans l'expression latine, on trouve aussi "avoir attrapé" ou „saisi" (*tenere*), un dieu (*Jupiter*) et une partie du corps par laquelle le dieu est attrapé; plus encore, on y a même ce "il croyait" (*putabat*) qui si souvent introduit les expressions romanes. Mais un argument supplémentaire et tout aussi convaincant est fourni par le fait même que les tournures romanes et non romanes ne sont pas entièrement identiques, c'est-à-dire par le fait que, dans ces tournures, il s'agit souvent de parties du corps différentes. En effet, cette diversité peut être justifiée comme conséquence d'un remplacement euphémique: au moment où l'on a remplacé dans la locution Jupiter par le Dieu des chrétiens, il fallait bien y remplacer aussi *coleum*, précisément par des termes plus décents et convenant à l'image chrétienne de Dieu.

6. Le problème étymologique des tournures de l'ancien français et du roumain peut donc être considéré comme résolu: il s'agit en toute

probabilité de locutions héritées du latin, à savoir de modifications par euphémisme de lat. *putabat se coleum Iouis tenere*. Et cela vaut aussi pour la tournure de l'albanais. Il reste par contre à établir de quelle façon et par quelle voie la locution latine a été introduite aussi en croate et en polonais.*)

Université de Tübingen

*) Notre essai, dont l'idée centrale (concernant l'étymologie de la tournure examinée) remonte à un séminaire sur le latin vulgaire tenu en 1956, avait été déjà expédié à la rédaction de ces *Mélanges* lorsque M. K. Baldinger nous a signalé l'article de J. Thomas, "De Pétrone aux Patois Modernes: «Croire tenir Dieu par les pieds»", *ZRPh*, 74, 1958, pp. 413-423, qui avait échappé à notre attention. M. Thomas, tout en se fondant exclusivement sur les faits français (mais en ajoutant toute une série de nouveaux exemples belges aux exemples déjà fournis par P. Ruelle), arrive à la même solution en ce qui concerne l'étymologie de notre tournure, solution qu'il livre "à titre d'hypothèse" (p. 420). Nous estimons que cette même coïncidence fortuite ainsi que les résultats que nous avons atteints et les faits que nous avons signalés (en particulier l'existence de ce type de tournures dans plusieurs langues romanes et non romanes et leur diversité pour ce qui est de la partie du corps qu'elles nomment) confirment pleinement l'hypothèse de M. Thomas. Par contre, on ne peut pas tenir compte de l'hypothèse émise, non sans hésitation, par P. Ruelle (*art. cit.*, p. 87), selon laquelle les tournures en question pourraient procéder de l'expression employée dans l'Évangile (Math., 28,8,9) *tenuerunt pedes eius* [du Christ]. En fait, cette hypothèse pourrait à la rigueur être prise en considération pour le français à lui seul et pour la locution *tenir Dieu par les pieds*, mais non pas pour les autres langues romanes et non romanes qui connaissent ce type de locutions, ni pour les différentes variantes sous lesquelles celles-ci s'y présentent. Et même dans les tournures de l'ancien français *tenir* n'est pas employé avec le sens de "soutenir", all. "halten", mais bien plutôt avec le sens de "avoir attrapé" (ou "saisi"), qui est aussi celui de lat. *tenere* dans le texte de Pétrone.

Notes

1. "l'idée essentielle est la déception, la non-réalisation de l'espoir conçu" (p. 352); "je crois que dans l'expression que nous étudions, le sens de non-réalisation est primaire: elle énonce une joie qui se révèle prématurée, chimérique, l'idée de déception étant immédiatement suggérée par la présence du verbe *cuidier*" (p. 355).
2. Du fait qu'il trouve la formule "réduite" ("affaiblie") déjà dans des textes anciens et la formule "complète" aussi bien dans un texte ancien (chez Gautier de Coinci) que dans un autre assez tardif (les *Cent nouvelles nouvelles*), Långfors pense qu'une véritable "réduction" de la tournure a eu lieu relativement tôt et que les deux variantes ont vécu ensuite l'une à côté de l'autre "pendant trois siècles et plus" (p. 355). Mais c'est une interprétation qu'on ne peut pas accepter. En effet, dans le cas de ces locutions, il s'agit du phénomène du "discours répété" (cf. à propos de cette notion notre rapport "Structure lexicale et enseignement du vocabulaire", *Actes du Premier Congrès international de Linguistique appliquée*, Nancy 1966, pp. 194-198), et l'une des propriétés des unités du "discours répété", c'est qu'elles peuvent toujours être représentées par certaines de leurs parties. Si aujourd'hui quelqu'un ne dit que *Tant va la cruche à l'eau* ou *Il s'en moque comme du quart*, cela ne signifie pas que ces "formules réduites" existent en tant que véritables "variantes" à côté des "formules complètes" qui leur correspondent, puisqu'en réalité c'est à celles-ci qu'on fait allusion, en ne les disant qu'à moitié. Du reste, *com si*, dans l'exemple tiré de *Robert le Diable*, a la même fonction "textuelle" que *cuidier* dans la formule "complète". C'est aussi le cas, ou presque, pour *samblast*, dans l'exemple tiré de *Escanor*. Et même dans l'exemple tiré d'Ambroise, il n'est pas moins évident qu'il s'agit uniquement de quelque chose que l'on suppose.
3. En effet, la locution figure, par exemple, chez Furetière et dans le Dictionnaire de Trévoux. Mais W. Gottschalk, *Die sprichwörtlichen Redensarten der französischen Sprache*, I, Heidelberg 1930, p. 357, la signale comme "vieille": "*croire tenir Dieu par les pieds* (über den Erfolg einer Sache glücklich sein: 1750, 1787, veraltet)". La date de 1750 mentionnée par Gottschalk se rapporte au *Dictionnaire des proverbes français*, Francfort et Mayence, 1750; et celle de 1787 à Leroux, *Dictionnaire comique, satirique, critique* . . . , nouv. éd., Pampelune et Amsterdam, 2 vols., 1786-1787.
4. En ce qui concerne le sens historique des solutions "polygénétiques" (qui en réalité ne sont pas des solutions mais constituent uniquement une façon de poser les problèmes respectifs), cf. E. Coseriu, "¿Arabismos o romanismos?", *NRFH*, 15, 1961, 1-2 (= *Homenaje a Alfonso Reyes*, I), pp. 17-18, et "«Tomo y me voy». Ein Problem vergleichender europäischer Syntax", *VRom*, 25, 1966, p. 44.
5. C'est ce que fait déjà N. Heinsius (dans l'édition de P. Burmann, Utrecht 1709; 2-ème éd., Amsterdam 1743), suivi par Buecheler, Friedländer etc.

6. John of Salisbury (Johannes Saresberiensis, ca. 1120-1180), qui inclut dans son *Policraticus* une paraphrase du texte de Pétrone, a à cet endroit *coelum* (cf. *Policr.*, éd. Giles, Oxford 1847-48, IV, 5, p. 232), ce qui selon Marmorale, *op.cit.*, 1.cit., "fa supporre o che egli abbia letto male *coelum* o che abbia voluto ripulire il testo". C'est-à-dire que John of Salisbury, qui, bien entendu, suivait un manuscrit bien plus ancien (et par la suite disparu) du *Satiricon* (le *Codex Traguriensis* ne date, on le sait, que du XV-ème siècle), avait précisément *coelum* dans l'exemplaire qu'il utilisait. Isidore de Séville, qui, pour le reste, reproduit mot à mot l'anecdote de Pétrone, continue après *phialam correxit* de la façon suivante: *Hoc facto Caesar dixit artificii . . .* Cela signifie qu'il saute tout simplement la phrase *putabat . . . tenere* et ceci nous révèle que lui aussi lisait *coelum* dans le texte dont il disposait et qu'il a supprimé toute la phrase pour éviter de reproduire ce mot.
7. En ce qui concerne Stace, E. Otto remarque explicitement (*op.cit.*, 1.cit., note) que chez lui il s'agit effectivement de l'accueil parmi les dieux.
8. A. Ernout qui, fort justement, ne rapporte pas *coelum* à *solium*, suppose que la locution *coelus Iouis* désignait "sans doute une sorte de porte-bonheur" (*op.cit.*, 1.cit.); de même Perrochat, *op.cit.*, 1.cit. Cette supposition est pourtant dépourvue de fondement; en outre, une désignation pareille ne conviendrait pas au contexte. Mais même si l'expression *coelus Iouis* devait désigner une amulette, elle n'en signifierait pas moins "coelus Iouis" et le sens du passage serait en tout cas que le verrier était plein de joie et d'orgueil après sa singulière "performance". Otto (qui toutefois adopte la leçon *solium*) interprète très bien le sens de la phrase en question: "er hielt sich für einen Gott" (*op.cit.*, 1.cit.). A propos de la distinction entre désignation, signifié et sens, cf. notre ouvrage *Die Lage in der Linguistik*, Innsbruck 1973, p. 9.

Mélanges d'études romanes offerts à Leiv Flydal

Etudes Romanes de l'Université de Copenhague

Revue Romane numéro spécial 18 1979

Akademisk Forlag